

LE COUVERT DU CHALOTTET

Dimanches d'autrefois. Quand ce n'était pas la Cerniaz ou le Bonhomme, avec ses bosses rocheuses où certains tenaient pique-nique, nous allions sur le bas du Chalottet. Juste en-dessus du couvert, à la lisière des bois.

Ma mère avait étalé la vieille couverture sous les arbres. Lecture, tricotage et silence, si ce n'était le bruit des oiseaux. Car les avions n'avaient pas encore créé ce fond sonore qui désormais ne nous quitte plus, même au cœur des plus profondes forêts. Et il n'y avait pas non plus ce grand et tenace murmure qui est le bruit conjugué des mille autos qui glissent sur les routes de notre Vallée chaque dimanche.

Il y avait des pierriers près de l'ancien chemin du Chalottet. J'en avais fait mes lieux favoris. Cabanes, grottes, parcage, monde miniature créé avec des pierres et des branches. J'avais douze ans peut-être. Car voilà une photo prise là-haut. C'est mon frère en habit de confirmation, et il faut savoir qu'il a quatre ans de plus que moi. Pas sérieux du tout quand ma mère avait appuyé sur le petit levier de sa vieille boîte rouge qui faisait de meilleures prises de vue que les appareils modernes, disait-elle. Et le vieux Locatelli, le photographe du Pont, en avait tiré un kilo au moins, de ce portrait-là, à vous en remplir une valise! Des

noires, des brunes; des bords droits, des bords dentellés; des petites, des grandes. Nous aurions facilement pu en donner à tous les membres de la famille qui est pourtant nombreuse.

J'en étais donc à mes constructions minuscules que je faisais pour durer des années! Avec de la mousse et des feuilles; avec des branches en Y, des bouts d'écorce, toutes choses qui faisaient des murs, des charpentes, des toits. Il aurait fait bon y vivre, dans cette miniaturation de notre univers de campagne que je créais de toutes pièces selon mes plus secrets désirs.

Le temps passait sur mon travail de constructeur et d'architecte. Venaient les quatre heures, avec du thé et des biscuits pris sur la couverture. Assis ou couchés les uns près des autres autour de ma mère. Des revues, des romans-photos s'épalaient là, un peu en désordre avec de la laine et de grosses aiguilles. Nous regardions distraitement le paysage alentour qui s'inscrivait malgré tout avec ses mille détails, ses mille apparences en nos mémoires d'enfant. Des promeneurs étaient passés sur le chemin avec un sac au dos et un bâton.

Le temps à la saveur unique de ces vieux après-midi. Plus long, plus mélancolique, et qui s'était comme sorti de l'autre, celui de notre vie de tous les jours.

Et je retournais à mes papiers pour de nouveaux ouvrages. Mais les heures passaient. Ma mère pliait la couverture et réduisait ses choses dans son plus beau sac à commission.

En redescendant nous nous étions arrêtés au couvert à Millet. Il suffit d'y pousser une targette de bois pour ouvrir la porte et rentrer. Il y a là, dessous la terre battue, cachée, la grosse citerne dont la porte rouillée s'ouvre à même le sol. Et puis la pompe à bras, plantée dans une ouverture. Le bassin est dehors, contre la paroi, sous l'avant-toit. Nous nous amusons à pomper. Il fallait d'abord annoncer avec l'eau de la citerne prise par la porte ouverte avec une boîte de conserve vide et coulée dans le piston de la pompe. Et puis y aller de bon cœur et de tous ses bras avec le grand levier. Dix coups et l'eau montait, puis se déversait en cascade dans la cheneau qui allait au bassin.

Il y a de vieilles machines sous le couvert. Une bossette, un semoir, une tourneuse mécanique sur le siège de laquelle nous nous asseyions. Le sol de terre battue sèche et resèche empoussièrera nos souliers du dimanche. Les bruns avec le bout râpé toujours! Le bois extérieur de ce couvert qui n'a pas changé d'une seule planche depuis ces temps lointains est bruni par les pluies et le soleil. Le toit est rouillé. Et l'eau

giclait à gros bouillons au rythme de nos bras dans le bassin que nous remplissions à ras bord, si ce n'est plus!

Mais il fallait redescendre après que notre mère nous eût appelés bien des fois. Nous voici donc au haut des Communs avec notre magnifique paysage qui s'offre à nos yeux. Le couvert sous lequel sont de vieux chars en pièces détachées qui ne servent plus, et le grand et magnifique fayard tout près; le Haut des Prés, la Cornaz, et plus loin en enfilade, dans un rayon de soleil, les vieilles fermes des Vyffourches. Au pied des pentes, largement étalé, était notre village que nous rejoindrions bientôt par le chemin du cimetière, puis par celui de la Fuvaz qui court dans les champs en fleurs.

* * * * *